

Extrait n°2 du livre :

Beauregard

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

Bertrand poussa la porte du café. Il fut surpris d'y voir autant de clients, accoudés au bar. La plupart avaient les yeux rivés sur un téléviseur qui affichait comme seul décor la pelouse verte d'un terrain de foot ou de rugby. Il pensa que tous les adeptes du ballon de rouge et les marathoniens de la canette de bière s'étaient retrouvés au café pour commenter les commentaires d'un journaliste sportif. Il traversa la salle en saluant et en serrant les mains qui se tendaient, tout en refusant les invitations. Il survola la salle du regard mais n'aperçut pas Christian. Il chercha une table libre à l'écart du brouhaha et des éventuels olas et s'installa à côté d'un quatuor de joueurs de tarot. Celui qui lui tournait le dos, réussissait l'exploit de tenir dans sa main gauche son éventail de cartes avec, comme seuls doigts, le pouce et l'auriculaire. Bertrand regarda le reflet de son visage dans la vitrine et reconnut le père Panard, l'ancien employé de scierie. L'homme se retourna lentement et le dévisagea avec une moue dédaigneuse. Christian arriva enfin. Il aperçut Bertrand, se pencha vers la serveuse et se fraya un passage devant le bar pour rejoindre son ami.

- Salut ! J'ai déjà commandé deux Ponts¹ en urgence. Si on doit attendre la fin du match pour boire un coup, on aura le temps de mourir de soif. Tu as l'air d'être fatigué !

- Oui ! J'ai un peu forcé. Je voulais tout finir aujourd'hui pour ne pas être obligé de retourner demain pour une babiole.

- Combien de stères, où et à quel prix ?

- Quatre-vingt quatre stères, en bord de route, dans la forêt de la Joux, trente euros.

Le marchand de bois dodelina de la tête.

- C'est le prix qui coince. L'année dernière, je t'aurais dit oui, tout de suite, mais cette année, avec le cours du fuel au plus bas, les

¹ Abréviation de Pontarlier-Anis, apéritif local voisin du pastis.

gens remplissent leur cuve et rechignent à acheter du bois. C'est vraiment de la première qualité ?

- Oui ! Tu jugeras toi-même sur place.

- Le problème aussi c'est que le printemps sera vite là. Ce n'est plus le moment de vendre. A ta place, je le bâcherais pour le vendre en sec...

- Non ! Je n'ai pas le temps d'attendre. J'ai des échéances à respecter.

Christian parut surpris :

- C'est si dur que ça ?

Le joueur de cartes se pencha en arrière et se balança sur sa chaise en riant.

- Ne te laisse pas faire, Christian ! Le Fontaine fera bientôt foire franche². Il est cuit. Ce n'est pas sa femme qui le dépatouillera. Elle est peut-être infirmière mais, sans toubib, elle sert à quoi ? Il est moins fier qu'avant, le seigneur de Beauregard ! J'ai bien rigolé quand il a perdu sa chasse et s'est fait virer. Je n'ai jamais été aussi content ! Foutu à la porte et bientôt sur la paille ! Le Fontaine...

Christian lui coupa la parole :

- Je ne t'ai pas parlé. Occupe-toi de ton jeu et fous-nous la paix !

Le père Panard rougit d'indignation :

- C'est à moi que tu parles ? Freluquet ! J'ai le droit de dire ce que je veux et à qui je veux. Quand je regarde la trogne du Fontaine, ce n'est pas celle qu'il m'a montrée, un jour, dans la Combe Bernon. La gueule qu'il faisait ! J'ai cru qu'il allait me tuer. Vingt Dieux ! La trouille que j'ai eue pour un modeste lièvre que j'avais braconné dans la Combe Bernon. Un lièvre, c'est rien mais c'est

² Vendra son matériel et son bétail après avoir cessé son activité.

comme si je lui avais arraché un œil ! Fou de rage, qu'il était le seigneur de Beauregard...

Christian intervint :

- Encore une fois ! Je me fous de tes histoires de braco !

- Pas moi ! Demande voir au Fontaine ce qu'il a fait des braconniers qui avaient tué un chevreuil en douce ! Les flics voudraient bien le savoir. Je peux te dire que s'ils avaient mené une enquête poussée, c'est en taule qu'il se serait retrouvé le Fontaine.

Bertrand serrait les dents. Christian le remarqua et s'énerma :

- Maintenant, ça suffit ! Laisse-nous tranquille !

L'un des joueurs approuva :

- On t'attend. Tu es là pour faire une partie de tarot, pas pour régler tes comptes !

Le père Panard abattit une carte et ramassa le pli.

Le marchand de bois se montra rassurant :

- C'est bon ! Ce connard a compris. Pour en revenir à ton bois, trente euros, c'est le prix que je peux t'en donner cet automne. Si tu es pressé, je te verserai un acompte pour te dépanner.

- Laisse-le donc dans la merde !

A ce moment, les trois joueurs de tarot, excédés, se levèrent comme un seul homme en repliant leurs cartes. Le plus agacé s'emporta :

- J'en ai marre de tes réflexions. Tu es encore bourré. Qu'est-ce que tu attends ? De te ramasser une beigne ? Dis-le à Bertrand, si c'est ça que tu veux !

Le père Panard, goguenard, leva le bras pour montrer sa main mutilée.

- Pas touche ! Il n'osera pas taper sur un invalide du travail.

Christian se fâcha :

- Invalide du travail ! Tu n'étais pas invalide du gosier quand tu t'es fait sabrer les doigts par la scie. Ce jour là, tu ne tenais plus sur tes jambes, tellement tu étais saoul. Tu as de la chance que le médecin ait classé l'affaire sans te faire un contrôle d'alcoolémie.

- Et alors ? Mon patron était aussi responsable que moi, en me laissant travailler. Quand le frère de Fontaine est mort au milieu des bois, on l'a fait souffler dans le ballon ? Va savoir s'il n'avait pas chopiné !

Bertrand, blême, se leva d'un bond. Christian fit de même en s'interposant pour lui barrer le passage et s'affola :

- Laisse tomber ! Il ne sait plus ce qu'il dit. Tu vas avoir des problèmes.

- Ecarte-toi !

- Non ! Reste à ta place ! Ça va mal se passer.

- Je ne le toucherai pas. Je veux simplement lui fermer sa grande gueule.

Bertrand poussa une table rageusement et s'approcha du père Panard qui se balançait sur son siège, en ricanant :

- Empoigne-moi ! Tu vas voir les flics ce qu'ils vont faire de toi !

Bertrand faucha, d'un coup de botte, les pieds de la chaise. L'ivrogne perdit l'équilibre, fit quelques moulinets avec les bras pour se rattraper, tenta de s'agripper après la table et bascula en arrière. Juste avant que sa nuque heurte le sol, son adversaire le saisit par le col et le souleva au bout de son poing.

- Maintenant, tu as dépassé les limites. J'exige des excuses.

Panard roula des yeux exorbités par la peur. Il bredouilla :

- Je m'excuse. Voilà, je m'excuse encore. S'il te plaît : lâche-moi maintenant !

- Ce n'est pas suffisant. Répète après moi, devant tes amis : excuse-moi d'avoir évoqué la mémoire de ton frère en des termes insidieux !

Panard ânonna la phrase comme un enfant fautif. Bertrand insista :

- Bien ! Après les excuses, passe aux remerciements ! Prononce après moi : merci de ne pas m'avoir dénoncé au garde quand je posais des collets dans la combe Bernon ! Merci, aussi, d'avoir sauvé le teckel de Nelly Beaumier qui s'étranglait dans ma saloperie de piège.

Panard balbutia la tirade comme une prière. Bertrand sourit et le reposa sur ses pieds.

- Tu me fais pitié. Tu n'es qu'un roquet braillard qui prétend tenir au ferme un sanglier mais qui est incapable de dominer sa peur à la première charge. C'est tout pour aujourd'hui ! Retourne à la niche et arrête de me regarder avec des yeux de bovin ! Tu finiras par me paraître sympathique.

Bertrand revint à la table où l'attendait Christian qui ne cachait pas son soulagement.

- J'ai vraiment eu la trouille quand tu t'es levé. Je m'attendais au pire.

- C'est quoi le pire pour toi ?

- Ben ! Tu vois bien ! Quand tu te fâches... Passons ! Pour en revenir à ton bois, c'est OK à trente euros. Vingt aujourd'hui et le solde en automne.

Bertrand sortit du café sous les acclamations du public et les

hurlements de joie. La France avait marqué son deuxième but. Il serra la main du marchand de bois, monta dans sa voiture gluante d'humidité et frissonna. Il mit le chauffage à fond et regarda la pendule du tableau de bord : sept heures et demie. L'affaire avait été vite conclue. Chèque en poche, il était content... content de pouvoir alimenter son compte bancaire... content d'avoir fini le chantier et de revenir à la ferme... et surtout heureux de retrouver Isabelle qui l'attendait.

Quand il aborda la côte d'Aigremont, une douce langueur l'envahit sournoisement. Brusquement, la route sembla se séparer en deux. Il freina brutalement, jura et se gara sur le talus. Il savait que la diplopie était le signe précurseur de l'endormissement. Il alluma une cigarette, baissa sa vitre malgré la pluie battante et reprit le volant. Dans la descente du bois des Noues, il crut apercevoir une forme sombre sur son chemin. Il ralentit et le mirage disparut. Il s'arrêta sur une aire de pique-nique. Ne plus conduire ! Il ne devait plus conduire. Beauregard n'était qu'à dix kilomètres mais il risquait de se retrouver au fossé à tout moment. Il coupa le contact et réfléchit : dix minutes ! Dans dix minutes, il se réveillerait en pleine forme. Il se coucha sur la banquette et s'endormit aussitôt.

Il sursauta : des phares éclairaient son pare-brise. La lumière s'éteignit et il n'entendit plus que le ralenti d'un moteur. Bertrand se demanda pendant quelques secondes où il se trouvait. Il se redressa et regarda la pendule : neuf heures ! Il écarquilla les yeux, il avait bien vu. Il avait dormi pendant une heure et demie ! Il sortit son portable pour rassurer Isabelle puis le reposa : dans dix minutes, il serait rentré.